This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL,

OU

LES GASCONS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

PAR J. F. COLLIN-HARLEVILLE.

Représentée, pour la première fois, par les COMÉDIENS FRANÇAIS*, le 4 Mars 1791, et remise depuis au théâtre de la rue Feydeau.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue André-des-Arts, n°. 27.

AN QUATRIEME. 1796.

Bates
Voynich
12-6-23
9925

AVERTISSEMENT.

J'avois bien résolu de ne point faire imprimer *Monsieur de Crac*. C'est une bagatelle que je pus jadis, à la faveur d'un Carnaval, et du jeu d'acteurs habiles, hasarder sur la scène, et que j'eusse retirée depuis long-tems, si je ne m'en étois cru. Mais, modestie ou amour-propre d'auteur à part, je ne l'ai jamais jugé digne de soutenir les regards du lecteur. Pourquoi donc lui fais-je voir le jour? C'est parce que le mal est déjà fait; c'est que, sans mon aveu, on a, par un brigandage plus audacieux et plus impuni que jamais, on a, dis-je, fait à *Monsieur de Crac* le même honneur qu'à mes autres pièces, celui d'en répandre une édition grossière et infidèle. Par-là je me vois forcé d'en donner moi-même au public une plus soignée, et qui n'ait, du moins, que les fautes de l'auteur.

Ainsi, j'aurai à ces contrefacteurs une obligation de plus, celle d'attirer sur moi l'œil perçant de la critique, si toute-fois elle daigne s'occuper de si peu de chose.

COLLIN-HARLEVILLE.

PERSONNAGES.

M. DE CRAC. *(le baron de)*

Modemoiselle DE CRAC, *sa fille.*

M. D'IRLAC, *sous le nom de* SAINT-BRICE, *fils de M. de Crac.*

M. FRANCHEVAL, *amant de mademoiselle de Crac.*

M. VERDAC, *parasite.*

THOMAS, *laquais, jardinier et garde.*

JACK, *page de M. de Crac.*

Le Magister du Village.

Tout le Village.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC
DANS SON PETIT CASTEL,
OU
LES GASCONS,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, *seul.*

OUI, des évènemens j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'étoit...qui? Crac, mon père; il m'embrasse,
Sans me connoître encore: en son petit château,
Où j'allois, il m'emmène, et j'entre *incognito*.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient: moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant: le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent pour hâbler... que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un gascon.
Parlons peu, mais tranchons, l'air aisé, le ton ferme.
Du front; gardons sur-tout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

....Peut-être est-ce manquer de respect au cher père
Mais le cœur paternel fera grace, j'espère :
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval.
Ah, bon. Voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCENE II.

SAINT-BRICE, Mademoiselle DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous vois d'abord. C'est un heureux présage.
Déjà levée ?

Mademoiselle DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais, c'est assez mon usage.
Ici, grace à l'emploi que l'on fait de ses jours,
Plus-tôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien aussi ; sur-tout en ces demeures,
Les jours coulent, je crois, plus vîte que des heures.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! de grace.

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instans si doux,
Je regrette le tems que j'ai passé sans vous.

Mademoiselle DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé me trouve étrangère,
Bien qu'en cette maison, par fois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal

Mademoiselle DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant... non pas què jé l'excuse ;
Car moi, je n'aime rien que la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi ; pardon.... j'ai cru, je me suis trop flatté,

Oui, voir entre nos goûts un peu de ressemblance.

Mademoiselle de Crac.

Monsieur.... si j'ose ici dire cé qué j'en pense,
Entre nos traits, jé crois il est quelque rapport.

Saint-Brice.

Hé bien, je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

Mademoiselle de Crac.

Oui, vous me rappellez le souvenir d'un frère,
Que j'aimois tendrement, à qui j'étois bien chère :
Il seroit de votre âge.... Ah regrets superflus !
Ce frère si chéri, probablement n'est plus
Dès long-tems nous n'avons de lui nulle nouvelle.

Saint-Brice.

Se peut-il ?... Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des frères qu'on crût morts.... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour...

Mademoiselle de Crac.

Eh mais, si lé mien est vivant,
Il m'oublie ; et ce coup ne m'est pas moins sensible.

Saint-Brice.

Vous oublier ? Oh non, cela n'est pas possible.

Mademoiselle de Crac.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

Saint-Brice.

En un mot, espérez ;
Car j'ai dans l'idée, oui, qué vous le reverrez.

Mademoiselle de Crac.

Jé ne m'en flatte plus.

Saint-Brice.

De l'absence d'un frère,
En tous cas, un amant console et sait distraire.

Mademoiselle de Crac.

Un amant, dites-vous.

SAINT-BRICE.

Eh oui.... vous rougissez !

Mademoiselle DE CRAC.

Qui ? moi, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous-même; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être ;
Ét j'aurois grand plaisir... on vient; c'est lui peut-être.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Bon ! je vais troubler votre entretien.
Je crains d'être importun.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE.

Vous permettez ? je reste.

(*à part.*) Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*

(*De loin, à part.*)

QUEL contre-tems ! encore cet étranger !
(*haut.*)
Pardon, mademoiselle, on peut vous déranger.

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cette cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savois pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi.... l'on m'avoit dit qu'avec votre papa,
Dès lé matin, monsieur chassoit....

Mademoiselle DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais, jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien, sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paroît ; et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenois de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé de cet excès de zèle ;
Mais de votre discours fus-je seul le sujet ?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

Mademoiselle DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'apperçois Verdac, et jé né l'aime guère,
Vous permettez, messieurs ; jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui ;
(*Mademoiselle de Crac sort.*)
Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère.

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot de grace.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant ?

SAINTT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi j'entends.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on me fuit : la petite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs, peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux, la même aversion.
En flatteurs caressés, cet Univers abonde.
L'art de flatter, mon cher, est vieux comme le monde.
Eve a péché, pourquoi ? parce qu'on la flatta ;
Exemple qué depuis mainte femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouille les ames.
Que d'hommes, en ce point, de tous tems furent femmes !
Mon baron l'est sur-tout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille me hait, mon poison, grace au ciel,
Dans lé cœur du papa se glisse à la sourdine ;
Il m'aime enfin ; et c'est chez le papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment pour un repas blesser la vérité !

VERDAC.

Un bon repas jamais fut-il trop acheté.
Et que m'en coute-t-il ? un peu de complaisance.
Je n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit de le croire : il hâble a chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé serois un grand sot
D'aller le démentir sur une bagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle...

VERDAC.

Votre délicatesse est bien peu de saison :
Quand on a bonne table, on a toujours raison,
Ainsi jé crois l'avance à tout ce qu'il va dire.
Je ne suis pas sa dupe ; et m'amuse *in petto* ;
Par-là jé m'établi dans son pétit château,
Château qui n'est au fond qu'une gentil-hommière :
Mais quoi ? ce ne seroit qu'une simple chaumière,
On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit :
Crac en a le plaisir, et j'en ai le profit.

FRANCHEVAL, (*on entend un cor.*)

A merveille, monsieur, mais j'entends grand tapage ;
Ah ! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage ? Oh, oui ! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée,
Que de Crac affubla un morceau de livrée.
Jack est essentiel. En ce petit garçon,
On voit le dindonier, le page et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien, sur-tout du dernier rôle.
Mais voici tout le train, il n'est rien de plus drôle.

(*On entend le cor de plus près.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK.
quatre petits garçons, paysans armés de bâtons.

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfans, petits laquais qué jé né logé pas,
Jé suis content : allez, jé pairai vos papas.
On ne mé vit jamais prodigue de louanges,
Mais ils ont rabattu comme des pétits anges.

(*Les petits garçons sortent.*)

SCENE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bon jour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur le baron.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi, mais du reste
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau tems.

M. DE CRAC.

En effet.
Jé n'en suis pas moins las; car j'ai couru, Dieu sait!
Moi jé né chasse point comme vos pétis maîtres.
(*Il s'assied.*)
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur le baron.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Le compère déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! jé lé formerai. Songe bien à ma meute.

JACK.

A votre ?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne et le petit ?

J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites ce qu'on vous dit.

(Jack sort.)

SCENE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'ès-tu là-bas si long-tems fait attendre, Thomas ? quel est lé bruit qui sé faisoit entendre ?

THOMAS.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC

Un soufflet ?

THOMAS.

Oui vraiment.

M. DE CRAC.

Ah ! si jé l'avois su !

Et de qui donc ?

THOMAS.

De qui ? mais de monsieur de Trape,

En personne.

M. DE CRAC.

A ce point lé jeune hommme s'échappe ?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on ne vit jamais brutalité pareille.
(Il fait mine de sortir.)
Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(Il revient.)
Oui, l'un de ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain ?

VERDAC

Eh ! mais à quel propos
Ce démêlé ? pourquoi ?

M. DE CRAC.

Pour une bagatelle,
Qui ne mérite pas qué jé vous la rappelle.
Ce jeune homme prétend qué jé tire chez lui.
Suis-je dans lé cas, moi, d'avoir besoin d'autrui ?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Le faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte et moi, ne sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur se souviendra, j'éspère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé ceci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chose s'est passé entre lé comte et moi.
Jé ne sais cé qué c'est dé prendre la trompette.
Mais jé vous l'ai mandé, messieurs, jé le répète.

THOMAS.

Ma foi cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi, toujours me commettre avec un impudent!
Dieu m'en garde! mais quoi, laissons cela, dé grace.
Jé suis on ne peut plus satisfait de ma chasse.
J'avois tué lévreaux et perdreaux, Dieu-merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC.

Eh! quand tu recevois un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier, ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue une pièce de moins.

FRANCHEVAL.

De lièvres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

(à Thomas.)

Écoutez, jé.... Que fais-tu là, toi?

THOMAS.

Moi, j'écoute,

M. DE CRAC.

A quoi bon l'ayant vu comme moi?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors.

(Thomas sort.)

SCENE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner !

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain ;
Mais vous en douterez ; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute ?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.
J'allois tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

on.

M. DE CRAC.

Oh ! rien n'est plus commun.
Il né m'arrive pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer jé m'apprête,
Frrrr... un perdreau s'envole au-dessus de ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire ?

M. DE CRAC.

Un autre alors se seroit contenté
De tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh ! oui, j'aurois opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Hé bien, moi, qui suis un bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant de tirer l'un et l'autre.

L'un

L'un s'arrête tout court, l'autre, la tête en bas,
Descend....

VERDAC.

Oh ! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous ne voyez pas
Lé perdreaux justement tombé dessus lé lièvre,
Qui respiroit encore...

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et du avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à cheval,
Et fut resté long-tems dans la même posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier et monture.
Hé donc ? qu'en dites-vous ?

FRANCHEVAL.

Monsieur.... en vérité...

VERDAC.

Rien dé plus curieux surtout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier, ils sont encor ensemble ;
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble,
Que dans un même plat, tout les deux soient servis.

VERDAC.

D'une telle union les yeux seront ravis.
Quel jour est-ce ?

M. DE CRAC.

Verdac, vous le saurez sans doute.
(*à Francheval.*)
Mais, vous ne dites rien, jeune homme.

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger ne vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il vraiment ?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle, il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne ?

M. DE CRAC.

Il étoit tems. Déjà j'en avois fait fuir dix.
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encore six.

VERDAC.

La peste !

FRANCHEVAL.

On disoit trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auroient été cent.
Mais enfin jé perdois mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble !

SCENE IX.

LES MÊMES, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'êtes-vous venu ?
Monseu !

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle !

M. DE CRAC.

Qui vous a dit céla ?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux,
Au lieu que très-souvent j'en apporte cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontoit une histoire piquante
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même tems,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Le fait est après tout, le plus simple du monde.
Un jour le tems se couvre, et le tonnerre gronde :
Il éclate enfin, tombe.

VERDAC.

Où?

SAINT-BRICE, *froidement*

Dans mon bassinet ;
Le fusil part et tue un lièvre qui passoit.

FRANCHEVAL.

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante; et puis lé baron narre
Avec certaine grace, avec un goût, un tact....
Connu de peu gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Sur-tout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot, César, d'étonnante mémoire,
Dieu me damne ! n'as pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?
Il m'en est arrivé de bizarres partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerre sur-tout.

SAINT-BRICE.

Ah ! vous avez servi !

M. DE CRAC.

Sans doute; un gentilhomme
Doit servir, et sur-tout quand dé Crac il se nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un tems où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très-jeune, et jé puis bien vous dire
Qué jé savois mé battre, avant de savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah ! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans je me bats contre mon précepteur;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi c'étoit un jour dé noce.
J'ai vu plus d'une guerre ; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en tems de paix.

Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé n'ai pas couché de toute une campagne,
Trois fois dans un combat jé changeai dé cheval,
Et jé sauvé la vie à notre général.
Il est reconnoissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne ;
J'ai pris seul en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC,

Tout seul ?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Ce monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'étoit donc, monsieur, pas un chat dans la place.

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grace ?

M. DE CRAC.

Ah ! jé brûlois d'en être : Eh mais, voyez un peu !
Moi qui traverseroit un océan de feu,
Jé crains l'eau... non de peur, mais elle m'incommode :
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Hé bien, moi, j'en étois. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat de Lépante, on comptoit bien lé prendre.
Mais il se fit sauter plutôt que de se rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut ;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut ;

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipage, monsieur, dit bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Je mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeûner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les repas!

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi? Votre vin de Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas? pour moi, je l'aurois cru.

M. DE CRAC.

Eh non, mon cher monsieur, c'est du vin dé mon cru
Vous croyez qué jé raille?

SAINT-BRICE.

Eh mais....

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin de Beaune.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Je m'en dontois.

(*haut.*)

Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, baron?

M. DE CRAC, *très-gravement.*

Qué lé trait est fort gai
Mais comme a dit quelqu'un, *rien de beau que le vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai.... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeûner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

Ah! jé vous aime.

(*aux autres.*)

Allons.

SAINT-BRICE.

Oh! j'ai déjeûné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu.

(*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCENE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très-vivement toujours.*

PERMETTEZ que sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cètte maison depuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il se pourroit aussi qu'une autre fût sensible
Aux charmes de Lucile

SAINT-BRICE.

Oui, celà se pourroit.

FRANCHEVAL.

Si c'étoit vous, monsieur?

SAINT-BRICE.

Si c'étoit mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-ce vous?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je? encore plus cavalière.

Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal.
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais, vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais.....

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non.

SAINT-BRICE.

Hé bien, si je l'aimois ?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierois alors de quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous lés cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi ? déjà le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes gascon ?

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoiqu'on dise du nôtre ;
Un gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et sur-tout la valeur ;
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous ; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre.
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous battre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis.
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé remettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous le voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper.

SAAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je ?

FRANCHEVAL.

Mais....

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh ! parlez donc plus bas ;
Et feignons d'être amis, car j'apperçois Lucile.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs ; jé lé vois trop, vous avez querellé.
Mon abord a fait trève à quelque démélé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

Mademoiselle DE CRAC.

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle.
Ah ! né mé trompez pas.

(*à Francheval.*)

Jé gage qué c'est vous

Qui fatiguez monsieur, par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand céla seroit, ma crainte est-elle vaine?
Vous verrez qué céçi n'en valoit pas la peine!

Mademoiselle DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais jé suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi dé mes actions né suis-je pas maîtresse?
Et quand pour moi, monsieur, auroit dé la tendrese.
Qué vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

Mademoiselle DE CRAC.

Et quoi!
Né sauroit-on m'aimer sans être aimé dé moi.?

FRANCHEVAL.

Eh? non, jé lé sais bien, j'éprouve le contraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas! qui mé fait peur.

Mademoiselle DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une ame tendre est tant soit peu jalouse;
Et pour moi jé craindrai jusqu'à cé qué j'épouse.

Mademoiselle DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, de vous épouser?
Et n'ai-je pas encor lé droit de réfuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

Mademoiselle DE CRAC.

J'admire aussi ma confiance;
Oui, monsieur, à l'instant, sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

Mademoiselle DE CRAC.

Ne revenez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

Mademoiselle DE CRAC.

Et sur-tout dé la discrétion.
Avec monsieur ; jamais né lui cherchez querelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, mademoiselle.
Jamais on a tant vu de partialité,
Et votre affection est toute d'un côté.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Eh ! oui, sans doute, ingrat : mais sortez, jé l'exige.

FRANCHEVAL.

Quoi ? vous né voulez pas qué jé...?

Mademoiselle DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure ; mais...

Mademoiselle DE CRAC.

Que veut dire ce *mais*....

FRANCHEVAL.

On veut que jé m'en aille ; hé bien....

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi ?

FRANCHEVAL.

Je m'en vais.

(*bas à Saint-Brice.*)

Au revoir.

SAINT-BRICE.

A demain. (*Francheval sort.*)

(*à part.*)

Si je n'étois le frère,
Le joli rôle ici que l'on me verroit faire !

SCENE XII.

Mademoiselle DE CRAC SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

Mademosselle DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité !

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...,
Bien mal.

Mademoiselle DE CRAC.

Et lui comment me traite-il moi-même.
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime?
Mérite-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié ?

SAINT-BRICE.

Il faut, pour un amant, avoir de la pitié.

Mademoiselle DE CRAC.

Dans lé fond de mon ame aussi jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh ! oui, car vous êtes si bonne !

Mademoiselle DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous le promets.

Mademoiselle DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête sans doute.
Mais dès demain, monsieur poursuivez votre route.

La quérelle pourroit tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché. Mais quoi, je ne puis vous quitter.

Mademoiselle DE CRAC.

Nous avez tort. Pour moi, jé né plus rien à dire.
Permettez que du moins, monsieur, jé mé retire.

SCENE XIII.

SAINT-BRICE, *seul.*

D'UN amour si naïf un tiers seroit jaloux;
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Prothée, il voudra m'échapper;
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCENE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

AMI, qué jé vous conte une chanson à boire,
Qué jé faite impromptu, comme vous pouvez croire.
Verdac qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

(*Il chante.*)

J'aime beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encore mieux le vin blanc;
Jé n'ai point vu dé femmes franches
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe ne m'est rien quand jé flûte;
Et dans céla comme dans tout,
Chacun à son goût;
Point dé dispute,
Chacun à son goût.

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais, je ne sais où,

Mais quelque part ailleurs je l'ai vu imprimée.

M. de Crac.

Il sé peut dé mes vers, oui, la France est semée.

Saint-Brice.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. de Crac.

Ah ! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité, le compère.
Jé l'aimois fort au reste ; il m'appeloit son père,
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné.
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin les muses exilées,
Dans quelque coin obscur, plaintives, désolées....
Jé né puis y penser, sans répandre des pleurs.

SCENE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

Verdac, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher baron, partager vos douleurs.

M. de Crac.

Mais où donc étiez vous ?

Verdac.

Qui ? moi ? j'étois à table.
Sandis ! j'avois encore un appétit dé diable.
Jé né sais,... Vous mangez si vîte qué jamais,
D'honneur ! jé n'ai le tems dé goûter chaque mêts,
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

Saint-Brice.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger que manger à demi.

Verdac.

Au revoir.

M. de Crac.

Quoi si-tôt vous partez, mon ami ?

Verdac.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux, il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez-pas : jé reviendrai souper.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

Saint-Brice.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. de Crac.

La peste, jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes, dieu sait ! tout deux sont mes vassaux
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alesandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit que des rois,
Comme de vrais amis, nous vivons tous les trois.

Saint-Brice.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. de Crac.

Verdac est d'une humeur encore plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

Saint-Brice.

Et sur-tout, il vous croit

M. de Crac.

Au lieu que Francheval est souvent distrait, froid.

Saint-Brice.

Il paroît empressé près de mademoiselle.

M. de Crac.

C'est bien gratuitement qu'il soupire pour elle.

Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible ?

M. DE CRAC.

Eh ! oui, rien n'est plus singulier,
Lucile a refusé vingt parties d'importance.
(à l'oreille.)
Lé fils du gouverneur. Là-dessus jé la tance,
Jé né puis d'avantage, et l'honneur mé défend,
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer, mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur, elle est belle d'abord ;
Elle a les plus beaux yeux !

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'elle mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : Elle a de vos traits.

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère étoit aussi d'une rare beauté.
Vous jugez si ma femme étoit dé qualité !
Ses aïeux remontoient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amans qu'elle avoit fait éclore,
Les Gaston, les De Foix, sur-tout les d'Armagnac.
(Il s'attendrit.)
Clotilde démêla lé chévalier dé Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il mé fallut les battre ;
Et conquérir mon bien, comme fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille ?

M. DE CRAC.

Eh non, vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils; un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon ! il est donc absent ?

M. DE CRAC.

Il sert contre le Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier; et lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valoit tout un public.
Il admiroit mon fils, j'en ai plus d'une marque;
Et j'ai, sans vanité, reçu de ce monarque
Des lettres.... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour: « Votre cher fils sera
» Lé plus grand général qu'ai jamais eu l'Europe; »
Jé pense que l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à sé vérifier.
A mon fils dépuis peu, l'on vient dé confier
Un beau, mais en revanche, un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

Ah! (*à part.*)
Le papa ment bien: il faut que je riposte.
(*haut*)
On le nomme ?

M. DE CRAC.

Son nom de famille est dé Crac:
Mais dans toute l'Europe on lé nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE.

mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi ?

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.

tre fils ?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même.

; un très-grand cas. Jeune encore, il servoit
gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos....?

T-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Par-tout il me suivoit.

M. DE CRAC, *remarque cela.*

'oit ?

SAINT-BRICE.

Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute
.... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

M. DE CRAC.

SAINT-BRICE.

ous l'ignorez ?

M. DE CRAC.

Oui.

NT-BRICE, *en très-grand secret.*

Contre son colonel
rnièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

is les Crac à cé coup téméraire,
lessé ?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au con[t]

Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas ! j'en suis fâché.

Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi ? mon fils sé cacher ! Pour mon nom qu'

C'est la première fois, sandis! qu'un Crac se

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel !

SAINT-BRICE.

On lui fait son procè

Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sai

SAINT-BRICE.

On le condamne....

M. DE CRAC.

A quoi ?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant !

SAINT-BRICE.

Le supplice s'appr[ê]

Il charme heureusement la fille du geolier.

M. DE CRAC.

Hai, lé gaillard doit être un joli cavalier.

Hé bien ?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

je respire.

SAINT-BRICE.

Oui ; mais on court à leur poursuite.
ient à cheval comme les fils Hémon.

M. DE CRAC.

l ! on les poursuit ! Et les attrappe-t-on ?

SAINT-BRICE.

le étoit en croupe, et sans peine on l'attrape :
ıc croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

une homme est substil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

auve ?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah ! je meurs : et laquelle ?

SAINT-BRICE.

uche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-même jé chancelle.

SAINT-BRICE.

n'avez donc pas eu des nouvelles de lui ;
ment vous sauriez....

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui

(*Il appelle.*)

nas ! Thomas! fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

eusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCENE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres.

THOMAS.

Eh ! monsieur, vous demandez t

Vos lettres ; je n'en vois pas une en quinze jours

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contre-tems bizarre.

Il faut assurément qué lé courier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas à Thomas.*

Veux-tu té contenir.

Babillard ?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir;

Et c'est par trop charger ma conscience.

Donnez-moi mon congé ; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment ?

THOMAS.

Eh oui, morbleu, prenez quelque ga

Qui soit de ce pays. Je ne suis point gascon.

Grace au ciel, monsieur, ma province est la Be

Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse ;

Et jamais *oui* pour *non*.

M. DE CRAC.

Hé bien, retournes-y.

Jé té dois?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa po*

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu ! sur moi jé n'ai pas cette somme.
Je pourrois dé cé pas l'aller chercher là-haut.
Mais jé veux me défaire à l'instant du maraud.
(*à Saint-Brice.*)
Prêtez-moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est restée au fond de ma valise.
Jé n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les moi.
J'ai le reste. (*Il reçoit les dix-huit francs.*)
(*A Thomas en le payant.*)
Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Garde qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clés de la garenne,
Du jardin, de la càve, et même du grenier.
Le garde, le laquais, sur-tout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCENE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas,*
(*Saint-Brice le retient.*)

INSOLENT ! pour jamais fuyez dé mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Une fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais, il ne m'en reste aucun;
Mécontent dé mes gens, et n'en retenant qu'un,
L'un dé ces jours passés, j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cet éclat jé m'étois décidé.
Thomas étoit fidèle, et jé l'avois gardé.
Céci me contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah, vraiment jé lé crois!
Deux mille arpens de terre, et lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où relève, entre nous, mainte châtellenie.
J'ai bien les plus beaux droits! —Un autre, assurément,
S'en targueroit, mais moi, j'en use rarement:

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise.
Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls: JE VINS, JE VIS et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

;e titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et sur-tout bien acquis.

Voici lé fait: peut-être il n'est-il pas dans l'histoire;
Iais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE.

(il montre son portrait.)

'ans lé château soutint un siège dé deux mois.
ontre Jules - César.... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

on.

M. DE CRAC.

Il ne se rendit encor qué par famine.
ésar en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
t lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
prit dans cé château quelques jours dé repos.
n voit encore pendue au plafond son épée,
'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

ɔmpée ? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

ous croyez, jé pourrois mé tromper par hasard :
soumets, en tous cas, mes lumières aux vôtres.
il né tua Pompée ? il en tua bien d'autres.
ɔus occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah ?

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
sé dire : « Jé couche où César a couché.
onsieur sourit ; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

on. Mais ceci va faire une seconde époque.

(Il feint de se reprendre.)

(à mi-voix)
Qu'ai-je dit.

M. DE CRAC.

Plaît-il ?

SAINT-BRICE.

(à mi-voix.)

Rien. Que je suis indiscret !

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un secret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout-à-l'heure, encore vous avez par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé de votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi ! j'ai dit ?

M. DE CRAC.

Oui, voyez ! vous en êtes fâché !
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché.
Et puis d'ailleurs, ténez, j'ai la vue assez fine.
J'entrevois.... Oui, votre air et votre haute mine.
Tout m'anonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Hé donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-tems j'ai su vous reconnoître.

SAINT-BRICE.

Moi ?

M. DE CRAC.

Vous même.

SAINT-BRICE.

Hé bien.... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.]
Je ne saurois vous dire encore qui je suis,
L'honneur, pour quelque tems me condamne au silence;
Pardon, avec regret, je me fais violence,
Vous serez bien surpris, tantôt, en vérité
Je vais prendre un peu l'air.

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

M. DE CRAC, *seul.*

JÉ m'en étais douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelque grand prince.
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser qué jé serois heureux!
J'ai toujours éludé les amans dé Lucile.
Marier une fille est chose difficile;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen, un peu jé la prépare.
Car j'aime ma Lucile, et né suis point barbare.
Jack!.... Elle aime jé crois, monsieur Francheval,
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

SCENE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

MONSIEUR lé baron!

M. DE CRAC.

Eh! venez donc, du zèle

JACK

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à mademoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais.... monsieur le baron....

M. DE CRAC.

Hé bien, qu'est-ce ?

JACK.

C'est qué.... C'est qué....

M. DE CRAC, *imitant.*

C'est qué....

JACK.

Pardon,
Mademoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais....

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colère.
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui ?

JACK.

Monsieur Francheval.

M. DE CRAC.

Il séroit ?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal.
Il démande pardon.

M. DE CRAC.

Comment....

JACK.

Mademoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle ;
Et monsieur Francheval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aimeroit toujours. Dame c'est qu'il pleuroit !
Il mé faisoit pitié vraiment !...

M. DE CRAC.

Hé bien, ensuite ?

JACK.

Vous m'avez appelé, je suis venu bien vîte.

M. DE CRAC.

Retourne vîte ; va Jack.

JACK.

Où faut-il aller ?

M. DE CRAC.

Va dire à Francheval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah ! je m'en vais lé traiter Dieu sait comme !
Non, j'aime mieux parler à la fille qu'à l'homme.
Francheval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh ! mais....

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

Mais monsieur Francheval.

M. DE CRAC.

Hé bien ?

JACK.

Il vient lui-même.

M. DE CRAC.

Quoi ?... jé suis étonné dé cette audace extrême.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur lé baron ? vous semblez...
Jé né sais.... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant ! je tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse nous ensemble.

(*Jack sort.*)

SCENE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyois bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.

(*haut.*)

Quoi, monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais ?

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire une chose.
J'adore votre fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez ?

FRANCHEVAL.

Sans doute et pourquoi pas ?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez !
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile....
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile !

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur, point du tout.

M. DE CRAC.

Vous mé manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? mais au surplus, jé suis homme d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous en ce jour,
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh! mais vous lé savez. C'est parce qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même,
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC

J'ai changé de dessein.
Dé ma fille à présent, n'attendez plus la main.
Quelqu'un... qui vous vaut bien, va devenir mon gendre.
Ainsi....

FRANCHEVAL.

Croirai-je bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autre?.... pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC.

La demande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut que jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise.
Vous mé la retirez; c'est une trahison:
Et vous me permettrez d'en demander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent, mon beau-père;
Et voudrez bien vous battre avec moi, jé l'espère,

Vous hésitez ?

M. DE CRAC.

J'hésite, et suis dé bonne-foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour mo

Oui, Francheval, jé plains votre jeunesse extrême,
Et j'ai quelque regret.... Dans lé fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(*haut.*)

Oui, oui, nous nous battrons, à l'instant, s'il vous plaît
(*plus haut.*)
Jack, descends mon épée.

SCENE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte ?

M. DE CRAC.

Mé battre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille, un valet a trouvé !

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme !
(*à Francheval.*)
Et vous, cher Francheval, que par-tout on renomme,
(*bas.*)

(*bas.*)

Quoi c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez ?

(*haut.*)

Contre le père, enfin, de ce que vous aimez ?

(*déclamant.*)

Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.

Ah ! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.

(*à M. de Crac.*)

Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avois tort,
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurois-je pu choisir.

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coûte,
Quelque combat au moins, car vous êtes sans doute
Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être bien. Mes droits,
Sur son cœur, valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur ?

M. DE CRAC, *bas à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens de bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jé n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu qué nous nous batissions.

SAINT-BRICE.

Sans doute.

(*à M. de Crac.*)

S'il me tue, il doit avoir la pomme.

(*bas à M. de Crac.*)

Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Il se bat bien? Tant mieux : moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.

(*haut.*)

Hé bien donc, jé consens qué Lucile aujourd'hui,
Epouse lé vainqueur, qué cé soit vous ou lui.
J'en serai lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue à mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, comme quand on voit un naufrage du port.

SAINT-BRICE.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée
Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

(Il sort.)

SCENE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

ÇA, mon cher, il est tems de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile je suis, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel!

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les momens sont chers, reconnoissons la carte.
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.

(Il lève l'épé de Francheval en l'air.)

Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous, vous me verrez charmé.
Mais ne me tuez pas, car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Je vois, aimable ami.
Que vous ne savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut.

SCENE XXIV.

LES MÊMES, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

LA voici : peut-être est-elle un peu rouil

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais, vous la verrez mouill
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voi

(Ils se battent.)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, dé grace, écartez-là.

SCENE XXV.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC

Mademoiselle DE CRAC.

CIEL, qué vois-je, mon père ?

M. DE CRAC.

Éloignez-vous Luc
Sortez.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé cas d'être docile.

(Elle court aux combattans.)

Cruels, séparez-vous, ou tuez moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre aux milieu d'eux

Mademoiselle DE CRAC.

Je me meurs.

(Elle s'évanouit.)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vive tendresse !

(*Saint-Brice se laisse désarmer.*)

Cher Crac, pensez monsieur: jé vole à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort ; et vous voilà battu !

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

Mademoiselle DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Francheval, vis-tu ?

FRANCHENAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adôrer... qué sais-je ?
Pour être ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je ?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté !

Mademoiselle DE CRAC.

Mon père est-il bien vrai ?

M. DE CRAC.

Ma fille j'en conviens.

(*à part.*)

Bon jé trouve un délai,

(*haut.*)

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, je vous prie ?

M. DE CRAC.

Mon fils, il né veut pas qué sa sœur sé marie.

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi ?

M. DE CRAC.

Dé lui, jé reçois une lettre à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.

Mais sa jambe va bien ; il a bonne espérance ;
Et nous lé reverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah !....

M. DE CRAC. (*Il feint de lire, mais se tient à l'écart.*)

« Sur-tout, cher papa (m'écrit-il) n'allez pas
» Vous hâter d'établir ma sœur dans la province ;
» Je l'ai presque promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et sur-tout qu'un tel fils
Mérite quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espèrois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin, (et c'est mon coup de maître.)
Vous le faites écrire et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère.

M. DE CRAC.

Hé quoi ?

SAINT-BRICE, *un peu gasconant.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi !

Mademoiselle DE CRAC.

Ciel ! mon frère !

M. DE CRAC.

Mon fils ? il s'est cassé la jambe ?
Dis-tu ?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédévient ingambe.

Quoi, vous n'avez pas eu quelques pressentimens?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,
(*gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votre sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis!

Mademoiselle DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtes pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Le plus hardi hâbleur!

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance,
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé tems ici dé mé fâcher vraiment!
Jé suis tout au plaisirs d'embrasser mon enfant.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

VOILA mon fils.

VERDAC.

(à part.)

O ciel ! surcroit dé bonne chère ?

(haut)

Est-il vrai ? Qué pour moi cette nouvelle est chère !
C'es-là monsieur d'Irlac !

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De....

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si regretté !
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous revoie !

M. DE CRAC.

Par vos ravissemens jugez donc dé ma joie.

VERDAC.

Oh oui, quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer lé veau gras ?
Dieu sait ! si j'aime, moi, les repas de famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Francheval.

VERDAC.

(à part.)

Bon ! encor nouveau festin.

(haut.)

Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non rien n'est plus certai

VERDAC, *à Francheval.*

Ah ! mon cher Francheval, quel bonheur est lé vôtre !
(*à part.*)
Ces deux repas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union, je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons-en causer à souper.

SCENE XXVII.

LES MÊMES, JACK.

JACK, *accourant.*

MONSIEUR lé baron !....

M. DE CRAC.

Quoi ?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais, qué mé veut-il ?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient dé toute part pour voir monsieur d'Irlac.
à Saint-Brice.)
Veut-il bien agréer l'humble salut de Jack ?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bon jour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnête :
Mon bonheur fut toujours une publique fête.

SCENE XXVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MAGISTER, *à la tête du Village.*

LE MAGISTER, *chante.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits de M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Itaque,
Au près du beau château de Crac ?
Ah ! si l'on aime sa patrie,
Fût-on Iroquois ou Lapon;
Combien doit-elle être chérie,
Dé celui qui naquit Gascon !

M. DE CRAC.

Magister ! vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Cit git
» Mon fils, mon maître en l'art suprême,
» Où d'exceller nous nous piquons,
» Qui me battit enfin moi-même,
» Moi qui battois tous les Gascons. »

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire une telle victoire,
Mais né va point la disputer.
Né mé fait jamais rien accroire;
Né vie[illegible]s même mé flatter.
Qué l'[illegible]t par fois esagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né sera point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piège :
J'en tirerois peu dé profit.
A quel propos té flatterois-je ?
Puisqué la vérité suffit ?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon et brave ;
On peut être franc et Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval !
Si l'on étoit toujours à table,
On né feroit jamais dé mal.
Moi, jé né suis point ridicule :
Peu m'inporte l'état, lé nom.
Jé mangerois sans nul scrupule
Chez lé Grand-Turc, foi de Gascon.

JACK, *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître...

M DE CRAC.

Eh quoi lé petit Jack sé donne la licence...

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est le carnaval : un peut de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déjà du cor en maître ;
Verser à boire à Mons. Verdac ;
Méner encore les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack :
Mes dignités né sont pas minces,
Jé suis petit ; mais qué sait-on ?
Un homme des autres provinces
Né vaut pasun enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas une fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas ma réponse est préte :
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort seroit digne d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, une fois dans ma vie,
J'aurois dit vrai, quoique Gascon.

DIVERTISSEMENT.

FIN.